

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 80. VOL. IV. — SAMEDI 7 SEPTEMBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Étranger. — 40 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait du maréchal Soult; le château de Soult-Berg, à Saint-Amand. — Courses de Chevaux et de Voitures, à Rouen. — Les Bains de Trouville. Pêcheurs de Crevettes et d'Équilles; Maison et Atelier de M. Mozin, à Trouville; Bains de Mer de Trouville. — Séance annuelle de l'Académie française. Le père Girard, cordelier de Fribourg. — Maroc, Bataille d'Isly; Bombardement de Mogador. Plan et Bataille d'Isly; Portrait du colonel Morris; Vue de Tanger; Vue de Mogador; Bombardement de Mogador. — Les Scellés. Nouvelle par mademoiselle Félicité Servier. (Suite et fin.) — Quelques Chasses en Russie, par M. Louis Vardot. (Suite et fin.) Quatre Gravures. — Publications illustrées. Le Diable à Paris, Tableau complet de Paris et des Mœurs de ses habitants. Douze Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Menuard de Wilbach. Notice et Portrait. — Modes. Deux Gravures. — nébus.*

Histoire de la Semaine.

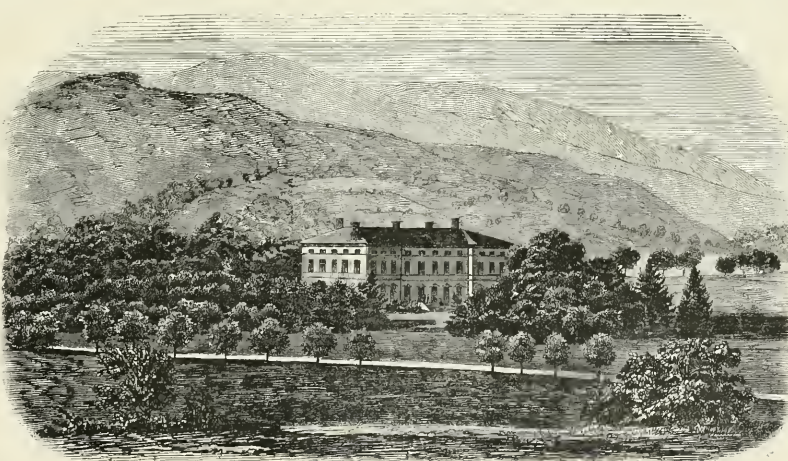
Les conseils des ministres se sont succédé depuis que le cabinet s'est retrouvé presque au complet par le retour de la plupart des Excellences que le tonisme nous avait enlevés. M. le maréchal président du conseil continue seul à demeurer toujours éloigné de Paris. Son château de Saint-Amand, qu'il a appelé Soult-Berg, par le mariage de son propre nom et du nom de famille de madame la maréchale, est sans doute un séjour qu'il affectionne; après une carrière aussi longue et aussi glorieusement remplie, on aime à se reporter aux impressions du lieu qui vous a servi de point de départ pour aller, avec la victoire, visiter presque toutes les capitales de l'Europe; le maréchal y retrouve une sœur, mademoiselle Soult, son aimée, qui, avec orgueil, a suivi de la pensée toute la destinée de son frère, mais qui n'a jamais consenti à quitter la mise de son temps et à s'éloigner de leur berceau commun. Là, il a, dans une modeste église, fait ériger un monument funéraire destiné à recevoir les restes mortuaires des membres de la famille. On comprend tout ce qu'il y a là pour le maréchal de souvenirs doux, de pieuses émotions. Mais est-ce bien là tout ce qui le retient éloigné du centre des affaires? Les journaux du gouvernement le disent; des sceptiques ne le veulent croire. Ils prétendent, au contraire, que M. le président du conseil se croit plus en position, étant à distance, de résister à des entraînements de faiblesse, à des tendances de concessions irréfléchies. Déjà, pour l'affaire de l'école polytechnique, qui n'a pas, au milieu des complications européennes, attiré toute l'attention qu'on lui eût accordée en tout autre temps, M. le maréchal a fait décider que l'ordonnance de licencie-



(M. le Maréchal Soult, duc de Dalmatie.)

ment serait mise à néant; que tous les élèves, sans exception rentreraient à l'école, et qu'une commission serait nommée pour proposer au règlement de cette institution les modifications qu'il pourra lui sembler nécessaire d'y apporter. Cette volonté, à laquelle on a dû se soumettre, fera regretter à ses auteurs le coup d'Etat qui a été inutilement frappé, et à M. l'amiral Mackay le pénible exercice du court intermédiaire dont il a été chargé. Ce qu'il a fait pour un acte administratif, M. le maréchal le continue, dit-on, pour une grande résolution politique. On lui aurait écrit pour lui demander d'acquiescer au désaveu de MM. Bruat et d'Aubigny, ou, tout au moins, au blâme de ce dernier. M. le président du conseil aurait répondu qu'il ne consentirait jamais à la première mesure; mais que, quant à la seconde, s'il était vrai, comme on le lui affirmait, que M. Bruat eût blâmé publiquement M. d'Aubigny, il ne voyait nul inconvénient à s'associer à ce blâme dans une dépêche où l'on s'en référerait à l'opinion émise par M. Bruat. Le ton et les précautions de cette réponse, non plus que la distance de Paris à Saint-Amand, n'ont permis d'espérer obtenir davantage. S'esi-on scrupuleusement conformé à ces conditions dans la dépêche expédiée à Londres, et dont le cabinet de sir Robert Peel, convoqué à cet effet, a dû prendre connaissance mardi dernier? C'est ce que nous ignorons encore, et ce qu'un avenir prochain nous apprendra, en même temps que la réponse de l'Angleterre.

Le ton des journaux de cette nation s'est sensiblement modifié. Ce retour aux coutumes a-t-il été spontané, ou bien a-t-il été provoqué par des observations parties de ce côté du détroit sur la difficulté que cette polémique apporterait à la concession des satisfactions demandées à notre ministère? Nous ne savons; c'est seulement un fait que nous constatons. Le ton est changé; toutefois les procédés sont toujours à peu près les mêmes. Nous voyons que l'Angleterre adresse des cadeaux considérables au bey de Tunis. Nous lisons aussi dans le *Morning Herald*: « Les Français se sont emparés de Tuggart, et ont expédié à une province, celle de Souf, indépendante encore, l'ordre de se soumettre. — Le peuple de Souf, qui a 10,000 hommes sur pied, a écrit au pacha de Tripoli pour demander sa protection, en offrant de se soumettre à l'autorité du sultan. Le pacha a répondu qu'il veut bien envoyer un gouverneur et une administration turque à Souf, et il déclare que ce pays est une dépendance de Tripoli. Cette offre dépasse, comme on le voit, les souhaits du peuple de Souf. » Cette nouvelle mérite sans doute confirmation, mais sa mise en circulation prouve déjà qu'on voudrait bien nous voir, nous susciter un besoin, une querelle de frontières à l'est comme à l'ouest de l'Algérie. Le royaume de Tripoli est séparé de notre frontière par celui de Tunis.



(Le château de Soult-Berg, à Saint-Amand.)

gement et d'entrée par cheval, ont déterminé l'engagement de seize chevaux. Neuf seulement sont entrés. *Error*, à M. le prince de Beauveau, a été vainqueur. Le héros du jour a été le jockey qui montait ce vainqueur. C'est un enfant de quinze

ans, *Georges Rainor*, qui paraît en avoir huit ou neuf. Avant la course, il avait été renversé avec son cheval, qu'il entraînait, mais il était remonté aussitôt.

Clover, à M. le comte de Cazot, a facilement gagné sur

Mustapha, à M. A. Aumont, une coupe en vermeil de la valeur de 1,000 fr., offerte par M. Mackensie, entrepreneur des travaux du chemin de Rouen.

Une poule de chevaux de chasse de 500 francs de mise et



Courses de Voitures à Rouen.)

de 100 francs d'entrée avait réuni sept parieurs. Un seul a retiré son courroux. *Hélésport*, à M. Steph. Drake, a vaincu ses rivaux.

Callonian, au même, l'a emporté dans une course où six haies étaient à franchir en un tour et demi d'hippodrome.

La course finie, un spectacle animé s'est offert. Le bateau à vapeur *l'Elbeucien* avait eu la bonne idée de venir stationner devant l'hippodrome. Il s'est immédiatement garni de douze cents spectateurs environ, et ce beau steamer, chargé de cette foule imposante, est rentré à Rouen à toute vitesse,

dépassant de beaucoup les équipages et les cavaliers nombreux qui suivaient la rive du fleuve.

Rouen était tout en fête. Une foire sur le quai de Saint-Sever, un ballon lancé à Solteville, enfin un beau feu d'artifice ont varié et complété les plaisirs de ces deux journées.

Les Bains de mer de Trouville.

En face du Havre, à quelques lieues d'Honfleur, on voyait, il y a dix ans, un village habité par des pêcheurs, et qui portait le nom de Trouville-sur-Mer. Alors les peintres de marine, *Isabey* et *Mozin*, s'y rencontraient souvent et y faisaient

leurs plus charmantes études. Nulle part les barques de pêcheurs n'étaient plus pittoresques, et l'ensemble des chaumières qui forment Trouville avait un aspect vraiment extraordinaire, soit à cause de la position du village, soit à

cause de leur architecture tout à fait primitive. La population de Trouville, presque entièrement composée de pêcheurs, était fort religieuse. Les barques de pêche étaient toujours rentrées le dimanche matin au plus tard, et, pen-



(Pêcheuse de Crevettes.)



(Intérieur de l'atelier de M. Mozin, à Trouville.)



(Pêcheuse d'Équilles.)

dant ce jour solennel, les marins encombraient la petite église située à l'extrémité du village. On ne voyait partout que bonnes ménagères, coiffées du prosaïque bonnet de coton, raccommodant ou lavant les filets de leurs maris. Les murailles étaient tapissées de vieilles voiles qui séchaient au soleil, et, à la porte des maisons, des mannes pleines de soles, de limandes et de raies saissaient les passants au nez par l'odeur marine qui s'en exhalait.

Tel était Trouville il y a dix ans.

Aujourd'hui les bains de mer de Trouville sont à la mode. Les Parisiens et beaucoup d'habitants de Londres y viennent

planter leur tente; les premiers y prennent des vacances, les seconds y font des économies, et les économes anglaises approchent beaucoup de la dissipation française.

Un jour, peut-être, Trouville sera aussi peuplée que ses devanciers; voyez-le avant que cette époque ne soit venue. Le pittoresque s'en va, et, lorsqu'on le rencontre, il ne fait pas le plaisir de l'œil. Eh bien! Trouville est encore pittoresque, et sa population mêlée lui donne une physionomie toute particulière.

Tantôt, à la marée basse, on se promène sur la plage et l'on suit les pêcheurs d'équilles. L'équille est un petit pois-

son qui ressemble à l'anguille et qui se trouve dans le sable. Le pêcheur a en main une espèce de bêche appelée *touchet*; il soulève le sable, et l'équille se débat; c'est alors qu'il faut la saisir, chose difficile et que les femmes principalement font avec une incroyable dextérité. Les pêcheurs à l'équille vont tantôt partout le terrain, et ramassent quelquefois pour 5 ou 4 francs d'un poisson agréable à l'œil et délicieux au goût.

Tantôt une *crevette* marche à mi-jambe dans l'eau, tenant en ses mains un filet disposé entre deux perches; elle tâtisse le sable et ramène sur le galet ces excellentes cre-

veltes qui produisent un si bon effet au commencement d'un dîner.

Voilà l'animation de Trouville sans baigneurs, de Trouville abandonné à lui-même. Les baigneurs venus, le mouvement augmente dans des proportions extraordinaires.

Déjà on compte parmi les habitations les plus remarquables, celle de M. le comte d'Hautpoul, qui ressemble assez bien à un château; celle de M. le marquis de Rouzan, située sur la plage, et d'où la vue s'étend sur la pleine mer; celle de M. Mozin, le peintre de marine, qui a la forme d'un vieux manoir. M. Mozin a un délicieux atelier, ayant vue sur la mer, et meublé d'une façon tout à fait originale. Certes, il travaille toujours d'après nature; l'Océan est là devant ses yeux, calme ou courroucé, et il n'a qu'à tirer le rideau pour avoir son modèle.

Nulle part la plage n'est aussi belle qu'à Trouville; le sable en est doux et fin, c'est un parquet que la mer prend soin de balayer tous les jours; les dames peuvent s'y baigner pieds nus sans crainte de blesser leurs jolis pieds. Au reste, il n'y a pas de véritable établissement de bains, tel que Frascati au Havre. Les choses ont lieu beaucoup plus simplement: une trentaine de petites cabanes de coutil rayé sont rangées sur le bord de la mer; les baigneurs-jurés sont là tout près, avec

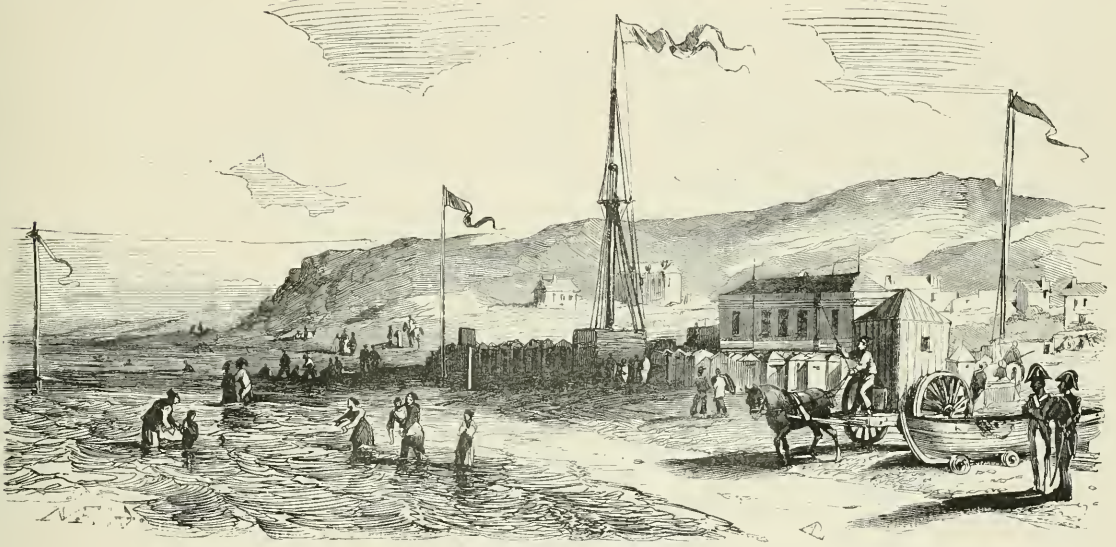


(Maison de M. Mozin, à Trouville.)

leurs vareuses rouges et leurs chapeaux cirés, sur lesquels on lit: *baigneurs-jurés, guides à la mer*. Les femmes de cabinet entretiennent d'eau des seaux de sapin pour laver les pieds des baigneuses au sortir de la mer. Ces dames ont leur préféré parmi les baigneurs; l'une a confiance en Pierre, l'autre a confiance en Paul. N'est-ce pas toujours ainsi? Elles appellent leur préféré, qui leur fait *prendre la lame*, en les mettant dans l'eau la tête la première, ou bien en leur administrant un grossier baptême, c'est-à-dire prosaïquement, en versant sur leur tête un seau d'eau de mer, le tout selon les prescriptions du docteur de ces dames.

Je ne veux pas m'étendre sur les passe-temps particuliers aux bains de Trouville; il faut laisser aux baigneurs le plaisir de la surprise. Si le médecin leur a ordonné un changement de vie, nulle part ils ne le trouveront plus complet; les bains, et plus encore l'exercice qu'elles prendront, leur seront salutaires.

Parmi les personnes qui vivent actuellement à Trouville, nous citerons les fils du général Foy; M. de Gisors, architecte de la chambre des pairs; Brascassat, l'excellent peintre d'animaux; le duc de Béthune; M. Olier, référendaire à la cour des comptes; trois ex-notaires de Paris; une foule de banquiers et d'agents de change.



Vue des bains de mer de Trouville.

Séance annuelle de l'Académie française.

L'Académie française est investie de nos jours d'une double fonction: elle a reçu de son fondateur la mission de maintenir l'intégrité de la langue française, et de M. de Monthyon la tâche non moins délicate de veiller sur la morale publique et de récompenser les actes et les ouvrages qui donnent les meilleurs exemples et les meilleurs préceptes de vertu. De là viennent d'abord ces prix d'éloquence et de poésie institués l'un par Balzac, l'autre par Pelisson et qui ont créé deux genres nouveaux dans le domaine littéraire. Pendant longtemps l'illustre assemblée n'a pas eu d'autre souci que de juger les périodes cadencées et les vers plus ou moins harmonieux qui disputaient les palmes académiques; mais sa tâche s'est agrandie au dernier siècle. Un conseiller au parlement de Paris, M. de Monthyon, eut l'idée de faire servir la popularité de l'Académie à l'amélioration des mœurs, et quelques années avant la révolution, il fonda un prix annuel destiné à l'ouvrage le plus utile aux mœurs. La première fois ce prix fut disputé par deux femmes: madame de Genlis, auteur d'*Adèle et Théodore*, et madame d'Épinay; ce fut celle-ci qui l'emporta. Franckel, Grimm et quelques autres durent beaucoup rire en voyant couronner la vertu de madame d'Épinay; mais le succès de madame de Genlis n'aurait pas été moins gai. Avouons que ce concours de morale s'ouvrait sous de singuliers auspices. La révolution interrompit la rivalité de ces rosières peu édifiantes; mais en 1824 la fondation de M. de Monthyon reparut complétée, affermie et magnifiée, grâce à la donation de cette immense fortune qui a enrichi l'Institut et les hôpitaux. Le partage des encouragements, des récompenses fournies par ce fonds inséparable, est chaque année une grosse affaire et une brillante solennité.

Ce n'est pas tout; Balzac, Pelisson et M. de Monthyon ont engendré le baron Gobert, qui a établi, par l'appât d'un



(Le baron Girard, conseiller de Fribourg.)

rente de dix mille francs, un concours permanent entre les historiens éloquentes. Toutefois, sur ce point, la lutte n'est pas vive devant l'Académie française. Son premier choix long-

temps ajourné parait définitif. M. Augustin Thierry a conquis et il garde cette précieuse dotation en pleine sécurité, les compétiteurs, s'il y en a, reculent dans l'ombre à la vue de la *Conquête des Normands* et des *Récits mérovingiens*. A côté de M. Thierry, l'historien de Richelieu et de Mazarin, M. Bazin, se fortifie chaque année contre ses rivaux, forcés de hisser pavillon, de sorte que, selon l'expression de M. Villemain, la double couronne historique devient inamovible. Le baron Gobert, qui provoquait un combat acharné, doit pester dans sa tombe; mais son autre légataire, l'Académie des inscriptions, le console sans doute par la succession rapide de ses lauréats, car chez nos savants c'est presque une fantasmagorie; là, au moins, les vainqueurs ne sont pas exposés à se croire reiters.

A côté de ces riches récompenses, il y a encore un modeste prix qui fait peu de bruit et qui peut faire beaucoup de bien. L'Académie en dispose tous les deux ans. C'est la plus humaine, la plus sociale de ces fondations. Le comte Maillé-Latour-Landry, en souvenir sans doute de Malliâtre, de Gilbert, d'Hégésippe Moreau, et voulant prévenir ces désespérants homicides, a constitué une petite liste civile de quinze cents francs au profit du talent en lutte avec la misère. C'est tantôt un artiste, tantôt un poète que le secours va surprendre et ramener. Il faut bénir cet homme de bien qui a pensé que le pain et le loisir d'une année peuvent sauver une âme et donner l'essor à une intelligence. Cette fois le prix a été partagé entre M. Dupont, qui a publié un recueil de poésies, et M. Pierre Lachaubaudie, auteur de *Fables populaires*, piquantes et morales.

La séance du 29 août, qui préoccupait vivement les esprits, n'a pas trompé l'attente de la brillante assemblée qu'elle avait attirée. M. Villemain devait prendre la parole

l'empereur, ses drapeaux et son parasol, signe du commandement.

Le croquis que nous publions ci-dessous représente l'ordre général de marche et de combat que M. le maréchal Bugeaud a adopté contre les troupes marocaines, dont la plus grande force est en cavalerie; c'est de cette manière qu'il a combattu le 5 juillet et le 14 août. Les dispositions de cet ordre de combat, reproduites par la plupart des journaux, avaient été arrêtées dès le 11 août; mais, le 14, elles ont reçu, sur les lieux mêmes, des changements, d'après lesquels nous avons rectifié notre croquis, le seul qui soit rigoureusement exact. Ainsi, à l'avant-garde, nous avons assigné à M. le lieutenant général de La Moineière la place qu'il occupait aux côtés du maréchal-gouverneur, et dont il n'avait pas été fait mention; nous avons rétabli, à l'aile gauche, le 11^e régiment de ligne, et, plus bas, le 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique, qui suivait les spahis; au centre,

deux compagnies du 58^e, marchant après le bataillon du 55^e; à l'aile droite, dans l'ordre inverse à celui qui figurait le plan original, d'abord le 2^e, ensuite le 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique. A la vue de la disposition de nos troupes, dans un ordre qui rappelle la phalange ou le coin des anciens, nos lecteurs sauront la place qu'occupaient nos braves régiments; ils comprendront que l'armée entière formait un grand carré, dont l'avant-garde était un des angles; et que l'ennemi, de quelque côté qu'il dirigeait son attaque, venait nécessairement se heurter sur un angle. Tous les corps, dont les noms sont inscrits sur le plan, étaient également formés en carrés. La largeur totale du grand carré était de 700 mètres. Grâce à cette heureuse ordonnance, grâce surtout à l'habileté, à la discipline, à la valeur de nos intrépides soldats, un petit corps, formé de 8,500 hommes d'infanterie, de 1,400 chevaux réguliers, de 400 irréguliers et de 16 bouches à feu, a réussi à mettre complètement en

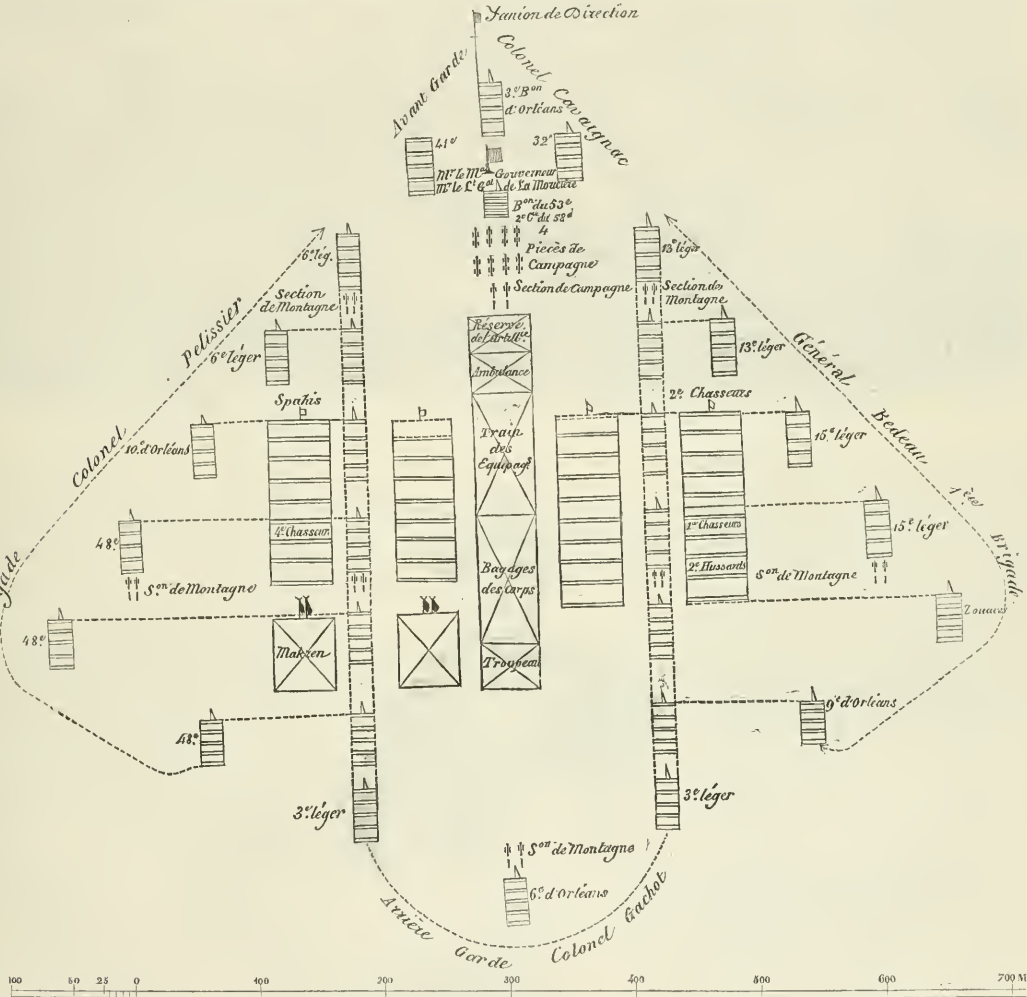
déroute une armée nombreuse, qui comptait dans ses rangs 25 à 50,000 chevaux et 10,000 fantassins, appuyés par 11 bouches à feu.

Pour ne rien ôter à la bataille d'Isli de son caractère ni de son importance, nous laisserons parler ici M. le maréchal Bugeaud lui-même, en reproduisant les principaux détails de son rapport officiel.

« Nous descendîmes sur les gûes au simple pas accéléré et au son des instruments. De nombreux cavaliers défendaient le passage; ils furent repoussés par mes troupes d'infanterie, avec quelques pertes des deux côtés, et j'atteignis bientôt le plateau immédiatement inférieur à la butte la plus élevée ou se trouvait le fils de l'empereur. J'y dirigeai le feu de mes quatre pièces de campagne, et à l'instant le plus grand trouble s'y manifesta. Dans ce moment, des masses énormes de cavalerie sortirent des deux côtés de dernière les collines, et assaillirent à la fois mes deux flancs et ma queue. J'eus besoin de toute la solidité de mon infanterie; pas un homme ne se montra faible. Nos troupes, qui

ORDRE GÉNÉRAL DE COMBAT DU CORPS D'OPÉRATION DE LA FRONTIÈRE DU MAROC, A LA BATAILLE D'ISLI.

NOTA. Le tracé sans trait de force indique la position des bataillons de ligne et de la cavalerie dans l'ordre habituel de marche. — L'échelle est de 4 millimètres pour 4 mètres.



n'étaient qu'à cinquante pas des carrés, attendirent de pied ferme ces multitudes, sans faire un pas en arrière; ils avaient ordre de se coucher par terre, si la charge arrivait jusqu'à eux, afin de ne pas gêner le feu des carrés. Sur la ligne des angles morts des bataillons, l'artillerie vomissait la mitraille. Les masses ennemies furent arrêtées, et se mirent à tourbillonner. J'accélérai leur retraite, et j'augmentai leur désordre, en retournant sur elles mes quatre pièces de campagne qui marchaient en tête du système. Bientôt que je vis que les efforts de l'ennemi sur mes flancs étaient brisés, je continuai ma marche en avant. La grande butte fut enlevée, et la conversion sur les camps s'opéra.

« La cavalerie de l'ennemi se trouvant divisée par ses propres mouvements et par ma marche, qui la coupait en deux, je crus le moment venu de faire sortir la mienne sur le point capital, qui, selon moi, était le camp que je supposais défendu par l'infanterie et l'artillerie. Je donnai l'ordre au colonel Tartas d'échelonner ses dix-neuf escadrons par la gauche, de manière à ce que son dernier échelon fût appuyé à la rive droite de l'Isli.

« Le colonel Jusuf commandant le premier échelon, qui se composait de six escadrons de spahis, soutenus de trépassés en arrière par trois escadrons du 4^e chasseurs. Ayant sabré bon nombre de cavaliers, le colonel Jusuf entra et ennuença camp, après avoir reçu plusieurs décharges de l'artillerie. Il le trouva rempli

de cavaliers et de fantassins qui disputèrent le terrain pied à pied. La réserve des trois escadrons du 1^{er} chasseurs arriva; une nouvelle impulsion fut donnée; l'artillerie fut prise et le camp fut enlevé. Il était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Toute l'artillerie, toutes les provisions de guerre et de bouche, les tentes du fils de l'empereur, les tentes de tous les chefs, les boutiques de nombreux marchands qui accompagnaient l'armée, tout, en un mot, resta en notre pouvoir. Mais ce bel épisode de la campagne nous avait coûté cher: quatre officiers de spahis (MM. les lieutenants Danotte et Ditter, et les sous-lieutenants Rozetti et Bon-Chakar), et une quinzaine de spahis et de chasseurs y avaient perdu la vie; plusieurs autres étaient blessés.

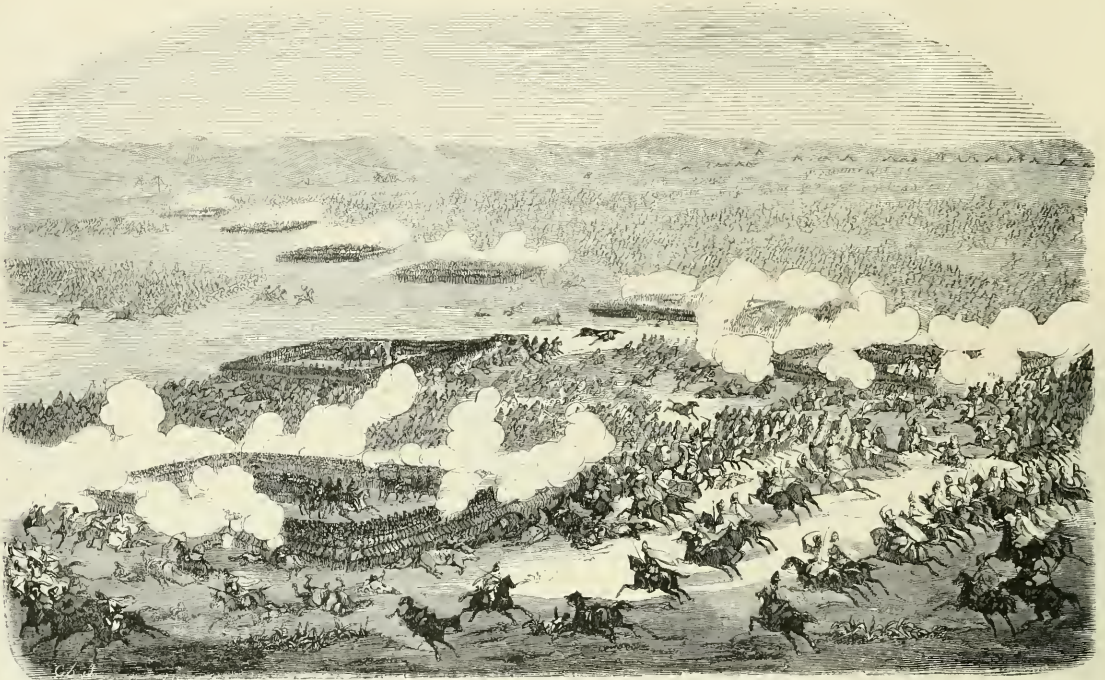
« Pendant ce temps, le colonel Morris, qui commandait les 2^e et 5^e échelons, voyant une grosse masse de cavalerie qui se précipitait de nouveau sur nous à droite, passa l'Isli pour briser cette charge, en attaquant l'ennemi par son flanc droit. L'attaque contre notre infanterie eut lieu comme les autres; mais alors le colonel Morris eut à soutenir le combat le plus inégal. En vain se retirait, sans s'exposer à une défaite, il résolut de combattre énergiquement, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours. Cette lutte dura plus d'une demi-heure; ses six escadrons furent successivement engagés et à plusieurs reprises. Nos chasseurs firent des prodiges de valeur: trois cents cavaliers, Berbères on Abid-Bokhari, tombèrent sous leurs coups. Enfin le général

Bedeau, emmanchant l'aile droite, ayant vu l'immense danger que courait le 2^e chasseurs, détacha le bataillon de zouaves, un bataillon du 15^e léger et le 9^e bataillon de chasseurs d'Orléans, pour attaquer l'ennemi du côté des montagnes; ce mouvement détermina sa retraite. Le colonel Morris reprit alors l'offensive sur lui, et eut deux charges heureuses dans la gorge par où il se retirait. Cet épisode est un des plus vigoureux de la journée: 550 chasseurs du 2^e combattirent 6,000 cavaliers ennemis. Chaque chasseur rapporta un trophée de cet engagement, celui-ci un drapeau, celui-là un cheval, celui-ci une armure, tel autre un harnachement.

« A midi, je fis cesser la poursuite, et je ramenaï toutes les troupes dans le camp du sultan. Le colonel Jusuf m'avait fait réserver la tente du fils de l'empereur; on y avait réuni les drapeaux pris sur l'ennemi, au nombre de 18, les 11 pièces d'artillerie, le parasol de commandement du fils de l'empereur, et une foule d'autres trophées de la journée.

« Les Marocains ont laissé sur le champ de bataille au moins 800 morts, presque tous de cavalerie; l'infanterie, qui était peu nombreuse, nous entraîna en très-grande partie à la faveur des ravins. Cette armée a péri en outre tout son matériel; elle a dû avoir de 1,500 à 2,000 blessés.

« Notre perte a été de 4 officiers tués, 10 autres blessés; de 25 sous-officiers ou soldats tués, et 86 blessés.



(Bataille d'Isli.)

« La bataille d'Isli est, dans l'opinion de toute l'armée, la consécration de notre compagne de l'Algérie : elle ne peut manquer aussi d'accélérer de beaucoup la conclusion de nos différends avec l'empire de Maroc.

« Je ne saurais trop louer la conduite de toutes les armes dans cette action, qui prouve une fois de plus la puissance de l'organisation et de la tactique sur les masses qui n'ont que l'avantage du nombre. Sur toutes les faces de la grande losange formée de carrés par bataillon, l'infanterie a montré un sang-froid imperturbable; les bataillons des quatre angles ont été tour à tour assaillis par 5 ou 4,000 chevaux à la fois, et rien n'a été craint au seul instant; l'artillerie sortait en avant des carrés, pour lancer la mitraille de plus près; la cavalerie, quand le moment a été venu, est sortie avec une impétuosité irrésistible, et a renversé tout ce qui se trouvait devant elle. »

Le jour même où était publié à Paris le rapport sur la bataille d'Isli, daté du bivouac près de Koudiat-Abel-el-Rahman, le 17 août, le gouvernement faisait publier deux rapports de M. le prince de Joinville, datés du bâtiment à vapeur le *Pluton*, l'un le 10 août, sur le bombardement de Tanger, l'autre de Mogador, le 17 août.

Le premier ne renferme aucun fait nouveau. Le prince explique que ses instructions lui prescrivant de détruire seulement les fortifications extérieures, un débarquement aurait pu facilement atteindre ce but, mais qu'il a préféré agir avec le canon, et mettre les batteries hors de service, respectant le quartier des consuls, où à peine cinq à six boulets sont allés s'égarer.

Des correspondances particulières ont fait connaître dans les plus grands détails combien la conduite des équipages français a été admirable. Le *Suffren* n'a fait usage que de ses batteries de tribord, et a tiré 1650 boulets; il a reçu 40 boulets dans sa carène; car les Tangériens ont surtout dirigé leur feu sur le vaisseau amiral, où le prince de Joinville, debout à son poste de combat, en grand uniforme, avec sa



Le colonel Morris.)

plaque de la Légion d'honneur sur la poitrine, leur servait de point de mire. 70 bouches à feu, sur les 200 qui défendaient Tanger, ont fait un feu nourri et bien dirigé. Les deux ou trois cents hommes qui les servaient ne les ont abandonnés qu'à la dernière extrémité. Beaucoup d'entre eux ont été tués et blessés par les éclats des embrasures; car il n'en est pas resté une seule armée; toutes les murailles, toutes les batteries ont été démantelées, tant nos canons étaient parfaitement pointés!

Le deuxième rapport de M. le prince de Joinville rend compte des opérations de la flotte devant Mogador, où elle est arrivée le 11 août. Mogador est situé à cent vingt lieues de Tanger environ; c'est le premier port commercial du Maroc. La ville est défendue par de nombreuses batteries bien armées. L'île qui forme le port, et qui domine complètement la ville, est également protégée par quatre batteries, un réduit avec mosque au centre, et une garnison composée des meilleures troupes de l'empereur. Des canonnières renégats, que l'on suppose Espagnols, armaient les batteries et les servaient avec une précision peu ordinaire chez les Maures.

Le 15 août, à trois heures de l'après-midi, le *Suffren*, le *Jemmapes*, le *Triton* commencent leur feu sur les batteries de la marine, qui, au bout d'une heure, sont délabrées et abandonnées par leurs canonnières. Le *Belle-Poule* mouille dans la passe même du port, dont elle écrase le feu, pendant que le *Cassard*, l'*Aryus* et le *Volage* donnent dans le port et écrasent les trois batteries de l'île. Peu après, le *Pluton*, le *Gascendi* et le *Phare* viennent opérer une descente sur l'île. Les troupes et les matelots de débarquement qu'ils mettent à terre s'emparent de la plage, puis de la batterie du centre de l'île, où 750 hommes, Maures et Kabyles, bien embusqués derrière des murailles et des rochers, se sont défendus avec le courage du désespoir. Un grand nombre a été tué; 140



(Vue de Tanger.)

d'entre eux, renfermés dans une mosquée, ont fini par se rendre. Les pertes de la flotte, dans cette journée, s'élevèrent à 14 tués, dont un lieutenant d'artillerie, M. Pottier, et à 61 blessés.

Le 16, au matin, au moment où le prince faisait enclouer et démanteler les batteries de l'île, l'ordre lui est apporté

par le bateau à vapeur *le Véloce* d'occuper temporairement l'île de Mogador, en attendant les réparations exigées de l'empereur. L'île ainsi gardée, il ne restait plus qu'à détruire les batteries de la ville qui regardent la rade : notre canon les avait déjà bien endommagées ; il fallait les mettre complètement hors de service. Sous les feux croisés de trois ba-

teaux à vapeur et de deux bricks, *le Cassard*, *le Pluton*, *le Pandour*, *l'Asmodée* et *le Rubis*, 500 hommes sont jetés, le même jour, 16, sur le débarcadère du port ; ils s'en emparent sans la moindre résistance ; 120 canons sont en notre pouvoir. La plupart étaient des pièces en bronze magnifiques, moitié espagnoles, moitié anglaises ; l'une d'elles était un

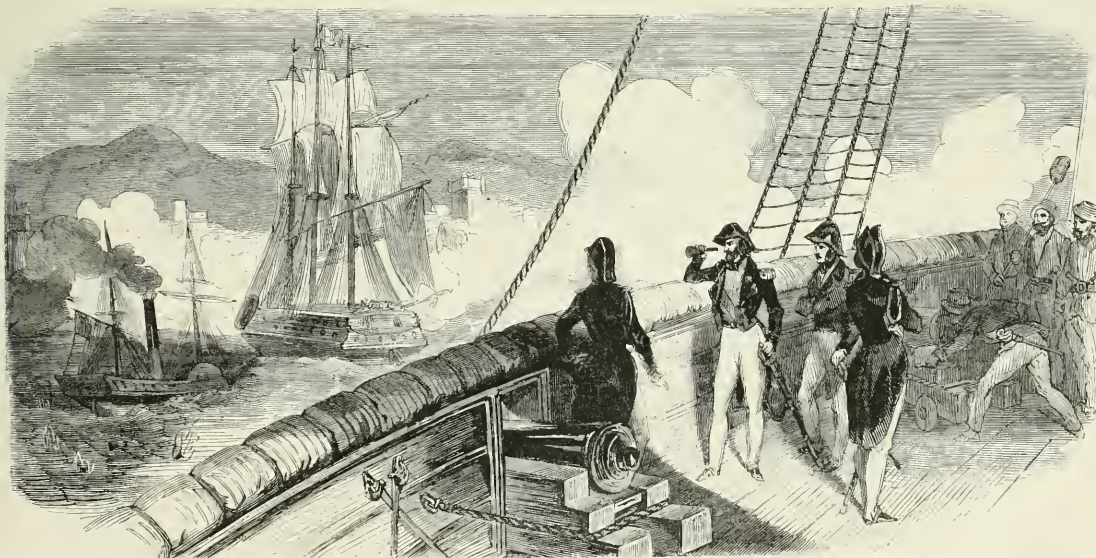


(Vue de Mogador.)

chef-d'œuvre de l'art : son affût, également en métal, représentait un lion en pleine course ; les quatre pattes de l'animal formaient les quatre roues ; sa tête portait la pièce. Quelques canons seulement ont été emportés ; les autres ont été encloués et jetés à la mer. Les magasins à poudre ont été noyés, les barques emmenées ou défoncées, et les pavillons marocains emportés.

Nos soldats ont trouvé à la marine d'immenses magasins appartenant à l'empereur, remplis de diverses marchandises : cuirs, fruits, etc. Le soir, ils sont revenus à bord, sans avoir voulu occuper la ville, dans l'intérieur de laquelle ils auraient pu facilement pénétrer, mais où leur présence n'eût été qu'une promenade sans but, et sans autre résultat qu'un inutile pillage.

La mesure de l'occupation de l'île a été complétée par la déclaration du blocus du port de Mogador. Une garnison de 500 hommes a été installée dans l'île. Pour en simplifier l'administration, le prince l'a traitée comme un vaisseau au mouillage. On y a donc laissé tout ce qui se trouve sur un vaisseau, comme approvisionnements de bouche et de défense.



Bombardement de Mogador par les Français, le 15 août 1814.)

Parmi les 140 prisonniers faits à la prise de l'île, se trouvaient 55 blessés. Le prince résolut de les rendre spontanément. M. le docteur Warnier a été chargé de les faire embarquer et de les ramener à terre ; il s'est acquitté avec dévouement de cette belle mission. Cet acte d'humanité si digne de notre caractère national n'est pas resté stérile. Le vice-consul d'Angleterre à Mogador, M. Wilshire, avait, à plusieurs reprises, sollicité du gouverneur l'autorisation de

se retirer, lui et ses nationaux. Cette autorisation lui avait été toujours refusée, parce que les chefs de ces familles, y compris le vice-consul, sont redevables envers l'empereur de sommes considérables, qui ne s'élevaient pas à moins de 5 millions. Les bâtiments anglais *le Vesucius* et *le Warspite* arrivés le 15 août devant Mogador, n'avaient pas davantage réussi à embarquer leurs compatriotes. Mais ce que n'ont pu obtenir les réclamations pressantes de l'Angleterre, la France

l'a obtenu par le noble exemple de sa générosité. En échange de nos 53 prisonniers rendus à la liberté, le gouverneur de la ville a fait rendre à l'amiral français le consul anglais, sa femme et son secrétaire.

Les drapeaux, au nombre de six, conquis à Mogador ont été déposés, le 2 septembre, à l'hôtel royal des Invalides. Nous les publierons incessamment, avec les autres insignes pris à la bataille d'Isli.

Le même guignon me poursuivait sans relâche. Au moment de partir, au moment de charger les malles sur la voiture, j'avais accepté la dernière tentative qui me fut offerte. C'était une chasse préparée pour le duc régnant de... par les veneurs de la couronne, qui la conduisirent avec autant de promptitude que de bon ordre. Les places des chasseurs étaient marquées d'avance dans l'enceinte par des pieux qui portaient leurs numéros. Aux premiers cris des traqueurs, l'ours fut tué à ma barbe; et à ma barbe bien glacée, car il faisait un froid de 28° Réaumur. Exposé au nord, le thermomètre est descendu jusqu'à 52° pendant ce bienheureux hiver, le plus rude qu'on ait vu depuis vingt ans, et duquel on disait qu'il avait été mordu par un chien enragé. L'air nous coupait la figure comme avec des lames de rasoir; les chairs même des yeux se contractaient de glace, les paupières se collaient; l'on était tantôt borgne, tantôt aveugle, et nous devions charitablement nous regarder les uns les autres au visage afin de nous avertir au besoin des dégâts de la gangrène blanche. Il avait fallu courir toute la nuit pour gagner le rendez-vous, à cent verstes environ de Saint-Petersbourg; il fallut toute l'autre nuit pour revenir, et la journée ne fut pas trop longue pour faire deux fois aussi le voyage de la tanière, qui était à quinze verstes plus loin, au fin fond d'une forêt de sapins, quinzaine, impénétrable, où quatre mois d'hiver avaient amoncelé quatre pieds de neige. Nous passâmes vingt-huit heures en traîneau, et la chasse dura trois minutes. N'était-ce point le cas de répéter, à l'extrémité froide de l'Europe, mon proverbe fait à l'extrémité chaude :

GNETA, каза я amorez,
Por un placer mil dolores?

Mais j'avais éprouvé cependant un plus amer désappointement que celui-là et que tous les autres. Un ours nous était indiqué près du village de Tchervino, à trente-cinq verstes de Pomeranie. En quittant, avant le point du jour, la grande chaussée de Moscou, à cette station de poste, le chemin devint si difficile à reconnaître que, malgré l'habileté singulière des cochers du pays et l'instinct plus sûr encore de leurs chevaux, nous fîmes plusieurs fois égarés, errant sur la neige à l'aventure; et je puis dire aussi sous la neige, car elle tombait à gros flocons et, tout en cachant les traces du petit chemin vicinal, nous enterrait sous une couche épaisse. Enfin, il y avait douze mortelles heures que nous courions en traîneau découvert, quand, au matin, nous aperçûmes les dômes verdoyants de l'église de Tchervino. Nous touchâmes à la forge du maréchal ferrant, que, par crainte d'incendie dans ces villages de bois si souvent consumés, on met toujours assez loin des habitations. En ce moment nous vîmes venir à notre rencontre un petit traîneau qui portait le pope et sa femme. (On sait que les prêtres de l'église grecque sont tous pères de famille, et que le sacrement de l'ordination n'est donné qu'après celui du mariage.) Le pope était facile à reconnaître de fort loin, non-seulement à son haut bonnet de fourrure et de velours vert, mais à sa barbe de mouzick et aux longs cheveux qui lui tombaient sur les épaules. En l'apercevant, mes compagnons de chasse, et jusqu'aux cochers de nos traîneaux, entrèrent dans une colère épouvantable; ils grincèrent des dents: « Notre chasse est perdue! » crièrent-ils d'une commune voix. Je ne comprenais pas pourquoi la rencontre d'un pope devait nous empêcher de rencontrer un ours. Mais on m'apprit que c'était du plus man-



(Chasses russes. — Cheikesses partant pour la chasse à l'oiseau.)

vais angure, ou plutôt d'un pronostic si certain, si infallible, qu'un pareil cas la plupart des chasseurs rebrousse chemin. A moins pourtant qu'ils ne fassent rebrousse chemin au



(Paysan d'Yaroslav et son chien à la chasse de l'ours.)

malencontreux serviteur de Dieu; ce qui arrive fort bien dans les provinces éloignées, où les seigneurs de la terre ne se gênent nullement avec les ministres du ciel; et je crois à

cet indice, comme à cent autres, qu'on n'a guère plus de révérence pour les prêtres en Russie qu'on n'en avait naguère pour les moines en Espagne.

Nous eûmes toutefois le courage de passer outre et de rendre au pope l'humble salut qu'il nous fit. Et même mes compagnons, esprits forts s'il en fut, négligèrent de cracher trois fois par-dessus l'épaule gauche pour conjurer le malin. Mais ils furent cruellement punis d'avoir écouté les conseils de l'orgueilleuse raison. A quelques pas plus loin, notre traîneau versa, ayant heurté une grosse pierre cachée sous la neige, la seule pierre qu'il y eût dans toute la province; et quand nous arrivâmes au village, étonnés de ne pas voir nos traqueurs déjà formés en ordre de bataille, nous trouvâmes notre guide assis devant sa porte, la tête dans les mains, le visage long d'une aune, qui nous apprit, en poussant de gros soupirs, que d'autres paysans, ses rivaux jaloux, étaient venus chasser l'ours de l'enceinte où il l'avait enfermé, pour le mener dans un autre canton et le vendre à d'autres amateurs.

Ils y trouvaient double profit à faire, leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Notre chasse était perdue, en effet. Il fallut revenir comme nous étions allés, honteux, furieux, regrettant nos peines et notre argent. Pendant le long trajet du retour, engourdi dans le traîneau sous une couverture de neige, comme un ours dans sa tanière, et non moins ours par la tournure de l'esprit que par la situation du corps, je me mis à faire de profondes réflexions sur les vices de l'économie politique; et le flambeau de l'expérience personnelle m'éclairant de sa plus vive lumière, je maudis de grand cœur, sous cette forme nouvelle, les prétendus bienfaits de la concurrence.

L'ours qu'on nous avait si méchamment soufflé fut dénoncé, la semaine suivante, à un gentleman anglais, M. H....., qui habite depuis quelques années la Russie, uniquement parce qu'ennuyé de voir le renard à travers les haies, il est venu chercher des espèces de gibier qui ne se trouvent pas dans les trois royaumes. M. H..... est célèbre par son adresse, sa persévérance et son courage. S'y prenant mieux que nous, il marcha droit à la tanière, accompagné seulement d'un guide, qui portait son arsenal. L'ours, dont on avait si souvent troublé le sommeil, était de fort mauvaise humeur. Il accepta la bataille et s'élança intrépidement sur l'ennemi qui venait l'attaquer. M. H..... le frappa d'abord de ses deux balles : à chaque coup, l'ours fléchissait, poussant un grognement sourd et reprenait sa course. M. H..... saisit sa seconde carabine et lui passa deux autres balles à travers le corps. Mais, quoique percé à jour comme un cribble, et perdant son sang par toutes ces fontaines, l'ours avançait toujours. M. H..... le recut avec une de ces piques ou longs épéux ferrés, comme on en voit dans les tableaux de Sneyders et de Rubens, dont l'extrémité s'appuie contre terre. Se jetant sur la pointe, tête baissée, l'ours brisa le manche en éclats. Il fallut donc lutter corps à corps, et ce fut à coups de poignard que M. H..... acheva de tuer cette terrible bête, qui semblait avoir, comme on dit, l'âme chevillée dans la poitrine. Lui-même, après ce rude combat, épuisé de lassitude et de saisissement sans doute, resta quelques moments évanoui. Cependant M. H..... ne trouva plus dans la chasse à l'ours d'autres fortes émotions; il l'appelle un jeu d'enfant. Aussi, le printemps venu, va-t-il se rendre aux Grandes Indes pour y chasser le tigre, monté sur un éléphant.



(Chasse à l'ours écarne par des traqueurs.)



(Petit traîneau portant un pope et sa femme.)

Quant à moi, hélas! chasseur moins blâsé, je regrette au contraire de n'avoir pas eu un seul de ces bonheurs que prennent en dédain les H....., les S....., tous les grands fieurs d'ours, anglais ou russes. Si jamais ma carabine n'a fait feu sur ces redoutables bêtes, j'ai du moins la conscience de n'avoir négligé aucune occasion de me trouver en face

d'elles. Mais je n'ai pas encore jeté le manche après la coignée, n'ayant pas dit à la Russie le dernier adieu. Si j'y passe un second hiver, Dieu me prêtant vie, je compte bien ouvrir une seconde campagne. J'en ai le fait, jusqu'à Novgorod, jusqu'à Moscou, jusqu'au diable, pour insister enfin sur mes états de service la plus noble victoire d'im-

chasseur européen, pour faire tout au rebours des deux compagnons de la table :

Vendre la peau de l'ours, et l'avoir mis par terre.

Illustrations du Diable à Paris.

REVUE COMIQUE PAR BERTALL.

UNE JOURNÉE A L'ÉCOLE DE NATATION.



Le Prebtre.

Les Bais en plein air.



Entrée en matière.



Solo de dame.



La pulka à la chaumière.



Par un futur membre de l'Institut.

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES.

Le Diable à Paris.

PARIS ET LES PARISIENS. — TABLEAU COMPLET DE PARIS ET DES MŒURS DE SES HABITANTS.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs une série de vignettes empruntées à une publication qui obtient un succès considérable et mérité. Nous parlerons dans un prochain numéro des livraisons parues de ce charmant livre, dont nous avions des premiers prédit le succès, et qui réalise tous les jours les promesses de ses débuts (1).

LES GENS DE PARIS.

— GAVARNI. —

ORAISONS FUNÈBRES. — I.



— En vif du guignon ! la femme à Salanhoud qui perd son héritage le même jour que son chien !

— Pauvre femme !... un si beau caniche !

SOUVENIRS DE PARIS.

PROMENADES SUR LES BOULEVARDS.



Vue perspective des boulevards Saint-Denis et Saint-Martin. — Portes Saint-Denis et Saint-Martin.

(1) TEXTE par MM. de Balzac, Léon Gozlan, George Sand, Alfred de Musset, P.-J. Stahl, Cornélius, Aug. Barbier, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Charles Nodier, Alphonse Karr, Arsène Houssaye, Henri Heine, Berlioz, G. Hequet, Briffant, J. Janin, Paul de Musset, Wey, Armand Marrast, L. Peisse, H. Rolle, Gornisz, Edgar Quinet, A. Aubert, etc.

ILLUSTRATIONS : vignettes tirées à part, avec légendes, par Gavarni; vignettes dans le texte et par séries, par Bertall; vues et principaux aspects de Paris, par François, Champin, Bertrand, d'Aubigny. — Chez Hetzel, rue Richelieu, 76. — 28 livraisons sont en vente.

Illustrations du Diable à Paris.

REVUE COMIQUE PAR BERTALL.

UNE JOURNÉE A L'ÉCOLE DE NATATION.



Désoustraction paternelle.

Le Monde élégant. — Les Bais.



Le Départ. — Exercice que l'on commence à proscrire comme trop gracieux.



Polka sentimentale. — Le cavalier.



Dévoue aux demoiselles qui abusent peu.



Valse de M. le marquis de X...

Renaud de Wilback.



Nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs de cet enfant remarquable, qui est devenu célèbre pour ainsi dire au sortir du berceau, et sur lequel les suffrages de l'Institut et l'éclat des palmes académiques viennent de fixer de nouveau l'attention publique. Renaud de Wilback est né à Montpellier, le 5 juin 1829. Il était aveugle de naissance; mais, fort heureusement, la cause de sa cécité était la cataracte, accident auquel la science remédie facilement aujourd'hui. Des l'âge de quatre ans, il subit une opération qui réussit parfaitement pour un

œil. Un peu plus tard, on fut obligé de la renouveler pour l'autre. Aujourd'hui Renaud de Wilback voit très-bien des deux yeux, et l'on n'a plus rien à craindre pour lui de ce côté-là.

Dès sa plus tendre enfance, et avant même qu'il sût complètement se servir du sens qu'on lui avait rendu, l'instinct musical s'était manifesté en lui à des signes qu'on ne pouvait méconnaître. Il avait cinq ans à peine, et l'on ne doutait déjà plus de sa vocation. Il ne savait pas encore écrire la musique, et déjà il composait, et l'on écrivait sous sa dictée des mélodies naïves et pleines de charme; et, chose plus merveilleuse encore! guidé uniquement par ce sentiment délicat qui est l'indice d'une organisation d'élite, il trouvait déjà des accords pour accompagner ces chants échos naturellement de sa jeune imagination.

Depuis lors il s'est incessamment développé. Une éducation sévère a fortifié son âme. Des études variées ont étendu son esprit, et, la nature aidant, ont fait de lui un homme, à un âge où les autres hommes ne sont encore que des enfants.

Il y a deux ans, il a fait exécuter une messe de sa composition, laquelle a été accueillie avec une grande faveur. L'hiver dernier, huit cents auditeurs d'élite ont applaudi avec enthousiasme divers fragments d'un opéra en deux actes, intitulé *l'Égyptienne*, auquel il venait de mettre la dernière main.

Des succès si brillants et si dangereux, il faut le dire, pour un jeune esprit, ne l'ont heureusement pas dévoré de ces études pénibles, mais nécessaires, et sans lesquelles il ne saurait y avoir de compositeur complet. Placé sous la direction de M. Halévy, il suivait pas à pas la route tracée par les maîtres de la science, qui l'ont enfin déclaré digne de figurer dans la double lice ouverte au Conservatoire et à l'Institut. On l'a vu concourir successivement, cette année, pour le prix d'orgue et pour le grand prix de composition musicale.

Il a obtenu le premier prix d'orgue et le deuxième premier prix de composition.

Nous aurons bientôt, sans doute, l'occasion de parler de nouveau de ce jeune homme extraordinaire qui a tant d'avenir et qui promet à la France un compositeur de plus. Nous ne la laisserons point échapper.

Modes.

Il est impossible de s'occuper actuellement des costumes d'hommes et pourtant c'est un costume irréprochable d'homme que nous avons sous les yeux; mais, malgré ce nom célèbre dans la



fashion de notre époque, nous regrettons qu'on ne rende pas aux vêtements des hommes l'élegance pittoresque que la révolution de 95 leur a fait perdre; et même, pour trouver réunies la tri-

chesse, l'élegance et la commodité, c'est plus haut, c'est au règne de Louis XIII qu'il faudrait remonter. Un graveur célèbre de ce temps, Abraham Bosse, a publié une suite fort intéressante de gravures sous le titre de *la Noblesse à l'Église*, qui, comparée à nos gravures modernes, fait trouver ces dernières mesquines et ridicules. Van Dyck ensuite a immortalisé les habits des nobles anglais de la cour de Charles I^{er}, et de lui peut-être date l'imitation générale des modes anglaises pour les hommes. C'est dans les œuvres de ces maîtres que nos tailleurs et surtout nos chapeliers devraient aller chercher des modèles ou des inspirations. Pourquoi ne feraient-ils pas ce qui a été fait pour les modes des femmes? Nos plus jolis costumes, depuis la chute des manches à gigot et des tailles courtes, n'ont-ils pas été inspirés par ce que la peinture nous a légué de gracieux portraits?

Mais, de toutes les hauteurs dont se compose le vêtement des hommes de notre temps, le chapeau rond en tuya de poêle ou le chapeau à trois cornes est la plus disgracieuse. Quelques efforts pour changer cette forme furent tentés du temps de l'Empire: les grands dignitaires, les sénateurs, les législateurs, les conseillers d'État et les officiers de la maison de l'Empereur et des princes portaient, les jours d'apparat, le chapeau à la Henri IV; mais cet essai malheureux ne changea rien, les chapeaux ronds continuèrent à régner sans partage. Le petit chapeau à trois cornes, illustré par Napoléon, passera de toute manière à la postérité, enlé en bronze, en marbre ou en gravure; il restera toujours comme un souvenir glorieux, mais non comme un modèle de grâce et de bon goût.

La statue que les dames anglaises ont fait élever au duc de Wellington n'est pas surmontée du vilain petit chapeau que nous savons être formellement habituel du grand vainqueur; les admiratrices du brillant Arthur ont adopté le costume antique, pensant avec raison que le front d'un héros était mieux paré d'une guirlande de laurier que d'un ignoble chapeau à deux cornes.

L'année dernière, à Baden, un seigneur français, car il y en a encore, aussi distingué par l'élegance de ses manières que par la délicatesse de son goût, a fait accepter le feutre gris à larges bords et à ferme base. Si le même chapeau se pouvait porter à Paris, noir, bordé d'un galon de soie et entouré d'un cordon terminant par des glands, un pas immense serait fait vers les coiffures artistiques, coiffure tout à fait en harmonie avec les longues barbes.

Nous retrouvons encore l'horrible petit chapeau rond dans le costume de cheval adopté par les femmes. De temps en temps, au fort de l'été, on essaie bien d'une casquette à peu près aussi laide; mais ce n'est qu'une tentative, et nous revenons bien vite au chapeau.

Quelques femmes élégantes viennent cependant d'essayer un changement complet de costume, à propos des chasses. Le journal *les Modes Parisiennes* en a donné le dessin. Dans cette



charmante toilette de chasse, le chapeau est en feutre gris à larges bords, la veste à busques longues et fendues des côtes, les manches à revers, comme au temps de Louis XIV. Si la mode persiste dans cette nouvelle voie de costume, l'illustration ne manquera pas de faire part de cette heureuse nouvelle.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Pour être admis aux fêtes des gens haut placés, il faut avoir fait décroître ses bords.



On s'adresse chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinoy-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^o, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez PHILIPPE, libraire; — chez BASTIDE, libraire.

JACQUES DUROCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE ET C^o, rue Danielle, 2.